

Henri Beyle

STENDHAL

DOCUMENTAIRE N. 635



Henri Beyle, mieux connu sous le pseudonyme de Stendhal, est un des auteurs les plus originaux et les plus déconcertants de la littérature romantique française. Né à Grenoble dans une famille bourgeoise, cet enfant particulièrement bien doué n'y trouva pas le milieu vraiment favorable à sa formation.

« Je ne serai compris qu'en 1900. » La prévision de Stendhal touchant son oeuvre d'écrivain s'est réalisée exactement: à peu près inconnu de son vivant, au point qu'il fit les frais de publication de ses oeuvres sans parvenir à en vendre de nombreux exemplaires, il a connu la renommée surtout en ce siècle et de telle manière qu'on peut le considérer comme un des écrivains les plus remarquables du XIXe siècle et, parmi eux, comme l'un des plus remarquables par la sensibilité et sa tournure d'esprit.

Cet engouement, dont on peut facilement se rendre compte en constatant le succès remporté en librairie par deux de ses meilleurs romans: « le Rouge et le Noir » et « la Chartreuse de Parme », ainsi que par les nombreux essais critiques sur son oeuvre, ne concerne d'ailleurs pas seulement

sa production littéraire, mais sa personnalité elle-même, et sa conception particulière de la vie ainsi que des satisfactions qu'elle nous réserve. C'est une personnalité complexe, certes difficile à pénétrer si on se contente de l'examen de sa biographie, mais qui s'éclaire si on analyse profondément ses oeuvres, et particulièrement si on se penche sur la vie de Henri de Brulard, autobiographie écrite par lui à l'âge de 52 ans (c'est-à-dire entre 1835 et 1836) plus pour lui-même que pour la livrer au public.

Le nom de Stendhal, comme celui d'Henri de Brulard, n'est qu'un pseudonyme; le vrai nom de cet écrivain est Henri Beyle.

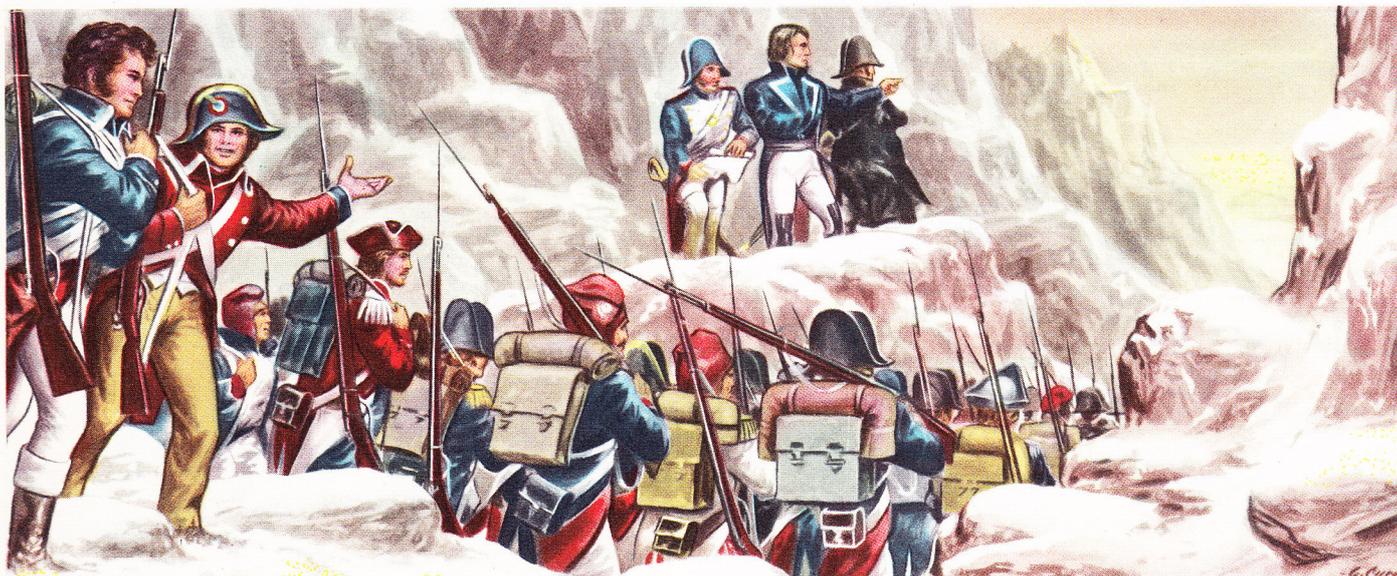
Il naquit à Grenoble en janvier 1783 dans une famille de la meilleure bourgeoisie, mais dont la mentalité était bien fermée, voire impuissante à comprendre un adolescent si remuant, au tempérament si généreux, en résumé incapable de se plier aux idéaux de calme, d'ordre, de vie méthodiquement et soigneusement réglée qui sont le propre de cette société.

Sa mère, morte alors qu'il n'avait que sept ans, il dut se sentir comme prisonnier au sein d'un entourage dont le caractère sévère et autoritaire étouffait sa personnalité naissante: c'est-à-dire entre son père, un magistrat pédant, ses tantes bigotes, toujours prêtes à lui dispenser des leçons de morale, et son précepteur, un abbé du nom de Raillane, trop rigide et insensible aux élans d'une âme d'enfant.

Henri Beyle ne se souvint jamais, par la suite, avec plaisir de son enfance, et c'est sans doute pour heurter la mentalité de sa propre famille qu'il se proclama, dès l'adolescence, bonapartiste convaincu.

Par bonheur, le succès de ses études scientifiques lui permit, tout jeune, de se rendre à Paris pour entrer à l'École Polytechnique. Avant interrompu ses études trois ans plus tard, il entra au Ministère de la Guerre grâce à l'appui d'un sien cousin, Pierre Daru, excellent fonctionnaire de Bonaparte, de la protection duquel il avait toujours joui.

A 17 ans, en 1800, il suivit les troupes de Napoléon en



Reçu à l'École Polytechnique, Stendhal quitta sa ville natale pour Paris; mais, arrivé dans la capitale, il préféra travailler au Ministère de la Guerre, où était déjà fonctionnaire un de ses parents particulièrement bien vu de Bonaparte. C'est pour cette raison qu'au moment où Bonaparte, par le Saint-Bernard, descendit en Italie, Stendhal, âgé de 17 ans seulement, le suivit, plein de ferveur, par désir de connaître la Péninsule.



Le premier contact avec l'Italie exalta Stendhal. Il fut littéralement conquis par ses paysages, son art, sa musique et la beauté de ses femmes. Le jeune Français lisait, étudiait, allait au théâtre, observait, prenant des notes sur les villes qu'il eut l'occasion de visiter au cours de sa carrière militaire itinérante.



En 1802, de retour en France, Stendhal quitta l'armée et parvint, par la suite, à entrer dans l'administration impériale. C'est pourquoi, quand Napoléon partit pour l'Allemagne, il fit partie de sa suite, entra triomphalement avec lui à Berlin, et l'accompagna à Vienne, faisant un long séjour dans cette ville.

Italie, quittant pour un temps son emploi administratif afin d'entrer dans l'armée, d'abord comme lieutenant de dragons puis comme aide de camp du général Michaud. C'était là son premier contact avec l'Italie, le pays que, dans les années à venir, il allait aimer comme une seconde patrie. Cet homme à l'intelligence pénétrante et analytique typiquement française avait, en réalité, aussi la sensibilité la plus propre à comprendre les beautés du paysage et des arts italiens, sans parler de son tempérament passionné, de sa spontanéité et de sa joie de vivre, qui le rapprochaient encore davantage des Italiens. Déjà au cours de ce premier séjour en Lombardie et au Piémont, il avait été conquis par le paysage, l'architecture, la musique... et les belles Italiennes. C'est précisément à cette époque que commence pour ce jeune homme sans réelle beauté, mais, par contre, raffiné et si sensible, une série d'amours heureuses et malheureuses devant retentir sur toute sa vie. Il ne faut pas négliger ce trait de sa personnalité, cet emballement subit pour la grâce féminine, car c'est ce qui a permis à Beyle, en tant qu'écrivain, de décrire dans

ses oeuvres des personnages féminins inoubliables et d'écrire aussi un petit traité « De l'amour » (1822) demeuré un véritable chef-d'oeuvre de finesse psychologique.

De retour à Paris en 1802, plein des souvenirs d'une vie mondaine rendue plaisante non seulement par les obligations sociales qu'elle comportait, mais par la connaissance de la musique et du théâtre et la fréquentation des milieux intellectuels milanais, Beyle se sentit dépaysé dans la vie militaire et de ce fait quitta l'armée. En 1806 il entra dans l'administration impériale. Pendant ce temps, il tenta la création de pièces théâtrales.

Cette courte parenthèse fermée, nous la retrouvons à nouveau dans les rangs de l'armée de Napoléon, mais c'est pour en suivre la marche, d'abord en Allemagne en 1806, puis en Autriche, pendant la cinquième coalition contre la France. En 1810 il est à Paris comme auditeur du Conseil d'Etat, puis comme inspecteur à la comptabilité des meubles et des immeubles de la Couronne. C'étaient là bien plus des missions honorifiques témoignant du succès de sa carrière que des char-



Rappelé en France en 1810, Stendhal passa dans la capitale la période la plus brillante et la plus mouvementée de sa carrière. Il occupa des postes importants à la Cour de Napoléon et fréquenta avec assiduité les milieux les plus raffinés et les plus mondains de Paris. Possédant un élégant équipage, courtisant une actrice en renom, et étant au surplus homme d'une conversation passionnante, il vit s'ouvrir devant lui les portes des salons les plus fermés.



Quand Napoléon entreprit la campagne de Russie, Stendhal dut renoncer à la vie pleine de douceurs qui était la sienne à Paris pour suivre l'armée. Il assista de la sorte aux victoires et aux défaites de l'Empereur des Français. Arrivé à Moscou, il trouva la ville en flammes, se consumant à la suite des incendies qui y avaient été allumés par les habitants eux-mêmes. Il prit part à la retraite tragique des troupes de Napoléon décimées par la faim, le froid, les épidémies et les privations.

ges capables d'ajouter à sa personnalité et encore bien moins à enrichir sa conscience d'homme de lettres.

L'Italie allait encore l'accueillir en 1811, pendant une période de démobilisation; après dix ans d'absence et peut-être de nostalgie, Beyle revenait à Milan et visitait, pour la première fois avec les yeux du touriste cultivé et curieux, Florence, Rome, et Naples. Mais l'année suivante, en 1812, le voici encore avec Napoléon, cet homme qu'il admirait tant et sur la vie duquel il écrivit une biographie d'ailleurs demeurée inachevée. Il suivait la campagne militaire la plus dramatique et la plus terrible, celle de Russie, en 1813; il assistait au triomphe du Petit Corse sur les troupes austro-prussiennes à Bautzen. Puis une nouvelle démobilisation lui permettait le retour, une fois de plus, en Italie. Cette fois, il allait à Milan, à Venise, et au bord des lacs de la Lombardie, qu'il visitait pour renouer aussi des liens avec d'anciennes amitiés.

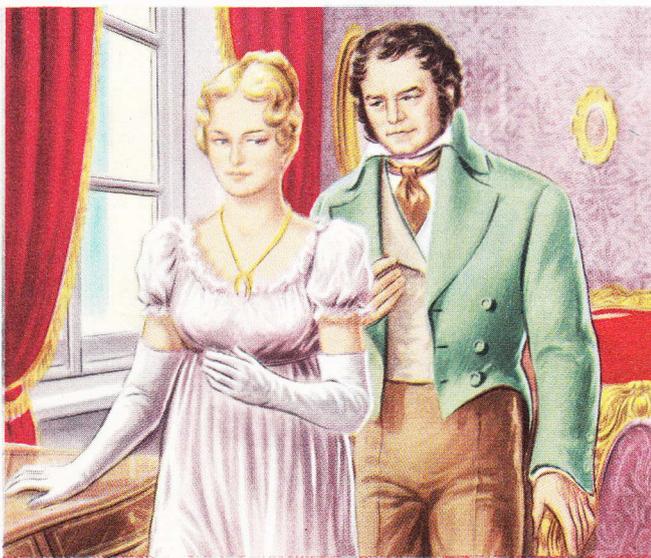
La chute de Napoléon et le retour des Bourbons en France

portèrent un rude coup à la carrière de Beyle, mais ces événements eurent une importance décisive sur sa carrière d'homme de lettres. Ne pouvant plus accéder aux honneurs et aux charges politiques, et n'escomptant plus de succès dans les milieux politiques ou militaires, il ressentit plus vif en lui ce désir d'apprécier et de comprendre intimement toutes les joies spirituelles que la vie peut dispenser; beauté de la nature, amour, art, musique, poésie.

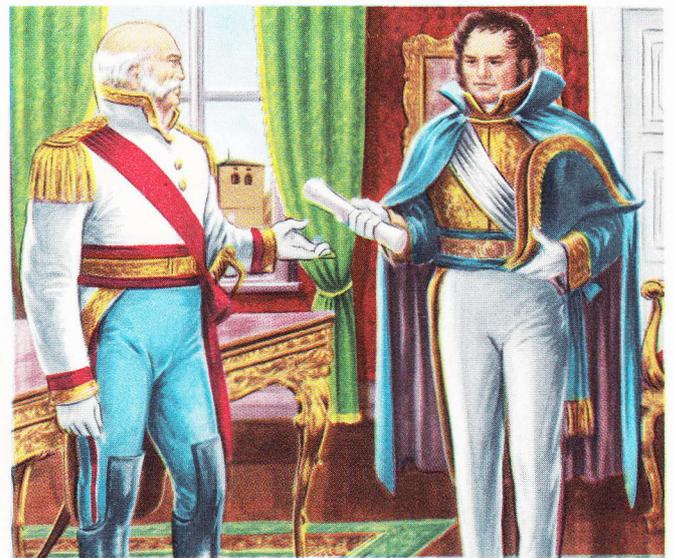
Mis à la retraite par les Bourbons avec une modeste pension, nous retrouvons Beyle à Milan, et cette fois ce n'était plus pour un bref séjour, mais pour une période de sept ans, de 1814 à 1821, qu'il devait, par la suite, considérer comme la période la plus heureuse de son existence.

Il passait, au fond, une vie fort modeste, mais très intense, partagée entre ses études, ses aventures galantes et aussi ses premières tentatives d'auteur théâtral.

Revenu en France, puis retourné à plusieurs reprises en Italie (la dernière fois en tant que consul de Louis-Philippe



A la chute de Napoléon, les Bourbons renvoyèrent Stendhal en lui accordant une modeste pension. Il se rendit alors en Italie, où il passa les années les plus heureuses de son existence. Menant une vie tranquille et modeste, mais riche en satisfactions intimes, il se consacra à l'étude de la littérature italienne, aux voyages, aux arts, à la politique, et sa vie sentimentale l'inclina vers Mathilde Viscontini Dembowska.



En 1830, Stendhal était nommé, par Louis-Philippe d'Orléans rétabli sur le trône, consul de France à Trieste. Mais il ne resta que quelques mois à ce poste, puis il fut envoyé à Civita Vecchia. Pendant son séjour dans cette petite ville, il occupa plusieurs postes politiques, quelques congés venant rompre périodiquement la monotonie de cette nouvelle vie provinciale.



La plus grande distraction dans la vie monotone que Stendhal menait à Civita-Vecchia consistait dans une inlassable activité de romancier et de critique. Sa santé cependant devenait de plus en plus précaire et, au cours de ses crises, il retournait à Paris. Ce fut au cours d'un de ces séjours, en 1842, qu'il fut fauché par une crise d'apoplexie alors qu'il marchait dans la rue.

d'Orléans), Beyle se consacra alors intensément à sa nouvelle vocation d'écrivain et ce jusqu'en 1842, année où il mourut à Paris en pleine rue, à la suite d'une attaque d'apoplexie.

On ne peut pas dire que les premières créations de Beyle aient été à la hauteur de ses deux romans auxquels il doit, encore de nos jours, la plus grande partie de son renom; le premier livre, écrit en 1814 et publié en 1817: « la Vie de Haydn, de Mozart et de Métastase », exception faite pour la fraîcheur du style, est considéré de nos jours par la critique comme une oeuvre d'amateur au surplus peu soucieux d'éviter le plagiat de ses confrères; la même réflexion est valable pour son « Histoire de la peinture en Italie », également parue en 1817, et pour laquelle — comme du reste pour le livre précédent — il a usé d'un pseudonyme. D'autres études



On estime en général que c'est le roman « le Rouge et le Noir », publié en 1830, qui est le chef-d'oeuvre de Stendhal. L'auteur s'est inspiré, pour cette création, d'un fait divers sous la Restauration. Un jeune séminariste poussé par la manie des grandeurs en vient au meurtre, après une série d'aventures, et finit de la sorte sur l'échafaud.

critiques furent successivement publiées par Beyle: « Racine et Shakespeare », dont la première partie parut en 1823 et la seconde en 1825, et une « Vie de Rossini » (1824) bien plus intéressante que les précédentes en raison de la sensibilité critique et de l'attitude romantique de l'auteur. De toutes façons, nous avons affaire à un écrivain d'esprit analytique et pénétrant, en même temps que curieux, enthousiaste et vivant. Même si à chaque instant on sent le travail du style, Beyle s'affirme plein de ces qualités quand, ayant délaissé les thèmes conventionnels, il se mit à écrire sur l'Italie, « Rome, Naples et Florence » (1817). « Promenades romaines » (1829) et « Souvenirs d'un touriste » (1838) constituent sans conteste trois recueils de notes de voyage parmi les plus subtiles et les plus cordialement amicales qui aient jamais été écrites sur ce pays. Elle révèlent, en outre, une telle volonté de pénétrer l'âme et la vie de la société italienne, qu'elles nous prouvent avec quelle franchise le grand écrivain français s'était proclamé Italien d'élection. Ce sont d'ailleurs sans conteste ses romans, dont une grande partie se situe en Italie, avec des Italiens comme personnages, qui ont la plus grande importance. Citons les romans posthumes « Vittoria Arcamboni », « l'Abbesse de Castro », « la Duchesse de Palliano », qui sont toutefois inférieurs à « Armance » (1827), lequel se déroule dans les salons parisiens de l'époque de la Restauration, et « le Rouge et le Noir » où Julien Sorel, personnage tourmenté et assassin par amour, révèle des crises spirituelles en vérité fort analogues à celles où s'est débattu Beyle lui-même.

« La Chartreuse de Parme » est un chef-d'oeuvre dans toute la puissance du terme. C'est un roman d'intrigues amoureuses et d'aventures à la Cour d'une petite ville de province italienne où se mêlent l'histoire et l'invention, qui rendent ce roman prenant et pénétrant. Le personnage principal, Fabrice de Dongo, est un jeune aristocrate qui s'est enfui de chez lui pour rejoindre les troupes de Napoléon à Waterloo; à son retour, son père le chasse de la demeure paternelle.

Il est de la sorte contraint de se réfugier à Parme, où il est protégé par la comtesse Sansvérina, sa très belle tante. Là toutes sortes d'aventures l'attendent. Le roman est peuplé de personnages inoubliables, brossés de main de maître, mais les deux personnages féminins, surtout Clélia et Sansvérina, la première douce et pleine d'abnégation, la seconde impétueuse et passionnée, s'imposent à jamais à la mémoire du lecteur.

* * *



L'Italie a inspiré à Stendhal la plus grande partie de ses créations, parmi lesquelles « la Chartreuse de Parme », dont les événements se déroulent sous la Restauration. Le personnage principal est un jeune héros fasciné par le génie de Napoléon, et que se disputent deux femmes pareillement éprises de lui. Stendhal a créé ce héros en s'inspirant de la vie d'un personnage aventureux qui avait vraiment existé.

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître

ARTS

SCIENCES

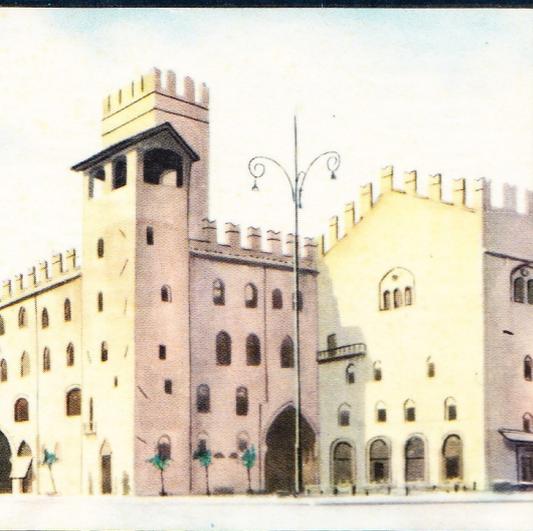
HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS





VOL. X

TOUT CONNAITRE

M. CONFALONIERI - Milan, Via P. Chieti, 8, - Editeur

Tous droits réservés

BELGIQUE - GRAND DUCHÉ - CONGO BELGE

AGENCE BELGE DES GRANDES EDITIONS s. a.
Bruxelles